

PETITE HISTOIRE DU CAREME



Aux premiers temps du christianisme, les fidèles de Jésus continuaient d'observer les pratiques religieuses juives, le repos du sabbat, la prière au Temple. Ils constituèrent cependant une communauté de culte, qui se marquait par la cérémonie du baptême, donné au nom du Père, du Fils et du

Saint-Esprit, suivie d'une profession de foi. S'ils célébraient encore les grandes fêtes de la religion juive, la Pâque, la Pentecôte, ils leur donnaient une signification nouvelle : il ne s'agissait plus seulement du rappel des événements de l'Ancien Testament, mais aussi de la commémoration de la passion et de la résurrection du Christ, et de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres. Les premiers chrétiens suivaient les dates des fêtes juives. Puis des interrogations se firent jour : devait-on garder, pour la fête chrétienne de Pâques, la date et les rites de la Pâque juive ? Jusqu'au 4ème siècle, les différentes Eglises hésitèrent. Dans les Eglises d'Asie Mineure, certaines rejetèrent, d'autres gardèrent le rite de l'agneau pascal. L'Eglise d'Antioche s'en rapporta à la détermination juive pour fixer la résurrection au dimanche qui suivait la Pâque juive, tandis que les chrétiens d'Alexandrie se livrèrent à de savants calculs astronomiques et placèrent Pâques après l'équinoxe de printemps. Bien que célébrée à des dates différentes, la fête de Pâques est pour toute Eglise chrétienne la fête des fêtes, celle sur laquelle se base la foi, et elle est précédée d'une longue préparation : le carême, ou " quarantaine ", en souvenir des quarante jours passés par Jésus dans le désert. La pratique du carême remonte aux premiers siècles du christianisme, mais a subi beaucoup de fluctuations. Il semble établi qu'au second siècle, au temps de saint Irénée, évêque de Lyon, ce jeûne était très court, un ou deux jours, sans prendre aucune nourriture. A Alexandrie, au milieu du 3ème siècle, on jeûnait toute la Semaine sainte. Les premières traces du carême ou quarantaine se trouvent au 4ème siècle, dans un canon du concile de Nicée. Ce temps était dévolu à la préparation de la fête, mais surtout à celle des catéchumènes, qui étaient baptisés à Pâques. A la fin du 4ème siècle, l'Eglise de Jérusalem respectait les quarante jours de jeûne par un carême de huit semaines, pendant

lesquelles on ne jeûnait ni le samedi ni le dimanche. A la même époque, en Egypte, et au 5ème siècle à Rome, puis en Gaule, on jeûnait le samedi, et le carême était de six semaines. Pendant toute cette période, les fidèles ne prenaient qu'un repas par jour, composé de pain, de légumes, et d'eau, certains se contentaient simplement de pain et d'eau. Pendant la Semaine sainte, l'abstinence était plus rigoureuse encore : le Vendredi saint et le Samedi, on ne prenait aucune nourriture. Selon les Eglises, l'heure de ce repas différait. Comme le carême de six semaines ne correspondait pas à quarante jours, on avança, au 7ème siècle, au mercredi de la semaine précédente, le mercredi des Cendres actuel, le premier jour d'abstinence. En même temps, les trois dimanches précédant le Carême, la Septuagésime, la Sexagésime et la Quinquagésime, furent inclus dans la préparation de Pâques, qui commençait ainsi neuf semaines avant la fête. C'était beaucoup exiger et, petit à petit, l'abstinence perdit de sa rigueur. L'obligation de ne manger que le soir était maintenue, mais dès le 8ème siècle, on permit à certaines personnes délicates et fragiles de prendre œufs, laitages, poisson et même vin. Au 12ème siècle, le repas fut avancé à trois heures puis à midi, au 13ème siècle. S'ensuivit donc, autorisée, une " collation du soir ". Au 17ème siècle, la discipline du jeûne s'adoucit encore et les théologiens autorisèrent les potages, les laitages et les petits poissons. Les cuisiniers rivalisèrent d'ingéniosité pour proposer aux tables royales des menus tout aussi copieux que d'ordinaire, en trouvant des arrangements avec les ordonnances de la religion.

Depuis 1949, l'Eglise catholique ne prescrit le jeûne que le mercredi des Cendres et le Vendredi saint. Deux jours de célébration de la mort : le rappel de notre propre mort à venir, puisque le jour du mercredi des Cendres le prêtre officiant bénit les cendres des rameaux de l'année précédente et trace avec elles sur le front de chaque assistant une croix en lui rappelant que "l'homme est poussière et retournera en poussière ", et le Vendredi saint, anniversaire de la mort de Jésus sur la croix.

Dans la liturgie orthodoxe, une préparation à l'entrée en carême se déroule pendant cinq dimanches consécutifs, chacun d'eux étant consacré, avec un évangile particulier, à un aspect fondamental du repentir.

Le désir au Dimanche de Zachée, celui-ci désirant « la chose juste », à savoir voir et approcher le Christ. Ce désir de Dieu, de justice, de paix est le premier pas vers le repentir et amène le Christ à nous.

L'humilité avec le Dimanche du Pharisien et du Publicain. Ici commence le Triode. Le thème de ce dimanche est l'humilité pratiquée par le Publicain. Notre siècle oppose la Gloire à l'Humilité, et accorde à cette dernière un signe de faiblesse. Pour nous, qui savons que Dieu est humble, il nous suffit de regarder la figure du Christ pour comprendre ce qu'est l'humilité, ainsi que celle de Marie. Et quelle gloire les accompagne au travers les siècles !

Vient ensuite le Dimanche du Fils Prodigue. La grande leçon qui nous est donnée ici est que, il est facile de confesser ses péchés, surtout « bénins » comme oublier ses prières ou de jeûner. Mais il est beaucoup plus difficile et utile de réaliser que j'ai souillé et perdu ma beauté spirituelle, que je me suis éloigné de ma vraie maison, de ce qui est beau. Tel est le vrai repentir.

Puis nous avons le Dimanche du Jugement dernier, qui est le dernier ou nous mangeons de la viande (carnaval). « L'amour chrétien est "l'impossible possibilité" de voir le Christ dans un homme, quel qu'il soit, que Dieu, dans son Plan mystérieux et éternel, a décidé d'introduire dans ma vie, ne serait-ce que pour quelques instants; de l'introduire non pas comme l'occasion pour moi d'une "bonne action" ou d'un exercice de philanthropie, mais comme le commencement d'une amitié éternelle en Dieu lui même. Car, en effet, qu'est-ce que l'amour, sinon ce pouvoir mystérieux qui permet de transcender l'accidentel et l'extérieur chez "l'autre", - son aspect physique, son rang social, son origine ethnique, ses qualités intellectuelles, - pour atteindre *l'âme*, la racine unique et personnelle d'un être humain, autrement dit la part de Dieu en lui ? Si Dieu aime tout homme, c'est parce que seul il connaît l'incalculable trésor, absolument unique, "l'âme" ou "la personne" qu'il a donnée à chaque homme. L'amour chrétien est donc la participation à cette connaissance divine et le don de cet amour divin. Il n'y a pas d'amour "impersonnel" parce que *l'amour est la merveilleuse découverte, en chaque homme, de ce qui peut être en lui objet d'amour, de ce qui lui vient de Dieu.* »

Enfin, cette préparation au Grand Carême se termine avec la Dimanche du Pardon, dernier jour des laitages. Le Carême est l'expérience de la libération de l'esclavage du péché. Et il y a deux conditions pour cela : le jeûne, afin de secouer la tyrannie de la chair déchue, et cela connu de Dieu seul ; puis le pardon, qui met entre mon ennemi et moi, Dieu lui-même. Ainsi nous commencerons ce Carême avec les vêpres dites du pardon, ou chacun demande pardon à son voisin avant que tous demandent ensemble pardon à Dieu.

Relisons le Père Alexandre Schmemmann :

" L'impression générale des offices est celle d'une " radieuse tristesse ". Quelqu'un qui, même avec une connaissance réduite de la vie liturgique, entrerait à l'église durant un des offices de Carême, comprendrait presque tout de suite, j'en suis sûr, cette expression assez paradoxale. D'une part, une sorte de calme tristesse imprègne l'office, les vêtements sont de couleur sombre, les offices sont plus longs et plus monotones qu'à l'ordinaire, il n'y a presque pas de mouvement. Puis la monotonie et la tristesse de l'office prennent pour nous une toute autre signification. Une beauté intérieure les illumine, comme un rayon de soleil matinal qui commence à éclairer la cime de la montagne, alors que la vallée est encore plongée dans l'obscurité. Cette joie secrète et douce nous est communiquée par les longs alleluia et par toute la tonalité des offices de Carême. Ce qui nous paraissait d'abord monotonie s'avère à présent être la paix " (Alexandre Schmemmann, Le Grand Carême).

Le temps du carême n'est pas consacré au souvenir de la Passion, ce n'est qu'à partir du dimanche des Rameaux, qui ouvre la Semaine sainte, que les textes rappellent la fin du Christ sur la terre et sa résurrection.

" Le carême est un voyage spirituel et sa destination est Pâques, la "Fête des fêtes " " (Alexandre Schmemmann, op. cit.).

Le "Combat de Carnaval et Carême" est une œuvre de Pierre Bruegel peinte en 1559. Scène de genre chère à Pierre Bruegel, elle lui permet de faire un portrait sans concession de la société du XVIe. On y trouve, sur la gauche, la représentation sans complexe des festivités de Carnaval, joyeuses et truculentes. A droite le peintre nous montre une société empreinte de retenue et de pudeur, marquée par la mort et la contrition ; le Carême est le prétexte à cette description.